

Avant-propos

Laurence COSSÉ*

Le corps du livre

L'enfant a juste un an. Il vit ce moment extraordinaire dans toute vie humaine où, pour la première fois, on réussit à sortir seul de son lit de bébé. Il est apparu sur le seuil de la salle à manger où dinent les grands, dans son petit pyjama à pieds boutonné dans le dos, muet, puisqu'il ne parle pas encore, un air de triomphe sur la figure. On l'a embrassé, félicité, puis recouché. Une seconde fois, il sort de son lit et vient défier les grands : on le félicite à nouveau mais, cette fois, on ne l'embrasse pas, et en le recouchant on lui dit que cela suffit, il faut dormir maintenant, d'ailleurs on va fermer la porte de la chambre des parents où se trouve son petit lit. Deux heures plus tard, quand les parents vont se coucher, ils découvrent un spectacle qu'ils n'oublieront pas. Le très petit enfant est assis par terre ; il a pris sur la table de nuit de sa mère le gros roman qu'elle lit depuis quelques semaines ; il le tient ouvert, entre ses deux mains, comme s'il le lisait, mais à l'envers ; cela fait si longtemps qu'il est dans la position du lecteur qu'il tombe de sommeil, il dodeline du haut du corps, épuisé, mais il ne lâche pas le livre : il est grand, maintenant, il sort tout seul de son lit de bébé, et il lit.

On lui donne des livres. On sait que rien ne peut lui faire plus de plaisir. Aujourd'hui, si longtemps après, dans la vieille maison chère à son cœur, en Provence, il arrive qu'elle tombe sur certains de ses livres d'enfant. Les couvertures sont cirées par l'usure, les angles des pages arrondis, les reliures renforcées avec une bande de toile gommée rouge. Elle a l'impression de les avoir lus hier, elle sait quelle illustration la troublait, où se trouve la phrase sur laquelle elle s'arrêtait des éternités. « Roule galette », « Michka », « Perlette, goutte d'eau »... Plusieurs sont dédiés. « A ma Laurence, pour ses six ans. » Elle reconnaît des écritures aimées, de proches qui ne sont plus. Parmi ces livres qui ont tant compté pour elle, il y en a d'un peu anciens, qui avaient été offerts à sa grand-mère, dédiés à cette petite Guillemette vers 1910 et que sa grand-mère lui a donnés plus tard, avec une deuxième dédicace, « A ma petite-fille, à condition qu'elle ne lise plus sous ses draps avec sa lampe de poche ».

* Écrivain.

La lampe de poche : parce qu'un jour ses enfants en ont reçu en cadeau, chacun une, et qu'ils en ont été aux anges, l'allumant, l'éteignant toute la soirée, la cachant sous leur oreiller, la couvant comme un trésor, elle-même en donne à des enfants pour leur anniversaire pendant des années.

Pour sa première communion, un vieil oncle lui offre un livre qui la marque à vie, « Les trois Madones et autres contes flamands ». On lui fait remarquer un numéro gravé, à l'une des premières pages, en lui disant que les livres précieux sont numérotés. Chaque conte est imaginé à partir d'un célèbre tableau. On lui dit : des primitifs flamands - expression formidable. Un de ces tableaux la touche à l'âme. C'est une Vierge à l'enfant de Thierry Bouts, une petite personne pâle, en bleu marine, avec un enfant Jésus tendre et laid dans les mains. Des années plus tard elle le verra au MET à New-York avec émotion : son tableau. Un tout petit tableau - là-bas le peintre s'appelle Dieric Bouts.

Elle a huit ans. Depuis qu'elle sait lire, elle lit. On l'a abonnée à la bibliothèque municipale - à l'époque, ce n'est pas gratuit. Le jeudi, elle y passe l'après-midi. Elle lit deux livres d'affilée, quelquefois trois (elle ne connaît que les romans, elle ne fait pas la différence entre livre et roman) et elle en rapporte quatre, de quoi tenir une semaine. Il y a des livres à la maison, mais ce n'est pas pareil : à la maison, on la houspille, il faut sortir, son vélo rouille, elle va être en retard au cours de tennis. La bibliothèque, c'est le rêve : les livres tapissent les murs, on en prend autant que l'on veut ; ça sent bon, il n'y a personne ; on n'est pas dérangé, le silence est parfait, les bibliothécaires vous sourient avec un air de connivence.

Chez des cousins se trouve quelque chose d'extraordinaire, une dizaine d'énormes volumes de numéros anciens du journal Tintin, reliés. Les adultes y tiennent comme à la prunelle de leurs yeux, les enfants n'ont la permission de les lire qu'assis à une table sur laquelle on a posé bien à plat le volume.

On rapporte aux enfants des livres de la Bibliothèque rose, achetés à l'hôtel des ventes. A l'extérieur ils sont tous identiques, dans leur reliure rose framboise ornée de décors en reliefs, avec les titres en lettres d'or. On dit qu'il faut en prendre soin, ce sont de beaux livres. « Diloy le chemineau », « Comédies et proverbes », « Blondine, Bonne Biche et Beau Minon »... On explique aux enfants que les illustrations en noir et blanc sont d'un grand maître. Un été, ils ont la folie du papier calque, ils décalquent des jours entiers des gravures de Gustave Doré.

Une de ces illustrations et la légende au-dessous se gravent à jamais dans l'esprit de l'enfant. La gravure montre une jeune fille qui apparaît à un jeune homme ; on voit le jeune homme de dos, à genoux, la jeune fille de face ; la légende ouvre un monde : « Ourson, dit la fée, je ne suis pas Violette ». L'apparition a le corps de Violette, la voix de Violette, mais ce n'est pas Violette.

Une amie des parents qui fait peur aux enfants offre un livre de contes aux filles. Elle fait observer que les dessins sont excellents. Pour montrer qu'elle trouve aussi, l'ainée

des petites filles dit : Ils ne doivent pas être faciles à décalquer. Elle se fait gronder. Ce n'est pas cette difficulté qui fait la qualité du dessin.

Les enfants fabriquent des livres. Trois feuilles de papier pliées en quatre, une cordelière de fils de couleurs (qu'ils font aussi) : ils réinventent le livre non massicoté. Ils font le texte et les dessins.

Le plus petit des garçons travaille beaucoup les illustrations, il y passe des heures. Il vend ses livres à ses copains de classe. Il a du succès, on lui passe des commandes.

Elle ne montre pas ses dessins mais, en classe, elle illustre ses histoires préférées. Ses cahiers, ses buvards sont enluminés. Les personnages et leurs aventures la sauvent de l'ennui. Insensiblement elle passe à l'invention, elle se raconte des histoires qu'elle illustre en même temps.

Maintenant qu'elle a douze ans, elle n'est pas obligée de rentrer tout droit du collège. Elle fait un détour par la librairie. Elle lit debout, elle oublie le temps, elle ne sent ni ses jambes ni la fatigue, c'est l'ivresse. Elle n'est pas la seule dans cet état, d'autres autour d'elle ont visiblement eux aussi oublié le monde. La joie peut être collective et silencieuse.

Dans les deux maisons de famille où se déroulent lentement les vacances, il y a ici et là des rayonnages de livres, des petits, des grands, dans les chambres, dans les couloirs. Les vieux livres : encore un monde. La plupart ont un nom marqué à la première page, et souvent une date. On possédait ses livres, avant. Ce qui veut dire qu'on les gardait, qu'ils n'étaient pas interchangeables.

Dans certains de ces livres, le lecteur - sans doute le premier lecteur, le possesseur du livre - a annoté le texte en marge. Un passage érotique est souligné, un nom de lieu écrit en regard : l'adolescent qui est tombé dessus reste songeur, à table, au repas suivant, il regarde différemment son très vieux grand-père.

La maison qui la fait rêver ? Une ancienne auberge, près de Privas, où les occupants, fous de livres, ont mis dans une chambre les livres d'histoire, dans une autre les ouvrages de philosophie, dans une troisième les romans anglais, dans un petit salon les essais, au rez-de-chaussée la littérature française, etc.

Le corps du livre, son odeur, son poids, sa taille, l'illustration de couverture, son âge (ses cicatrices), son prix (les reliures)... Les jaquettes d'un beau bleu clair, la couleur crème de la Collection blanche, le noir signalant les polars... Les livres d'art sur la table basse, les piles de romans autour des tables de nuit, piles qui montent, qui montent... Les murs de livres, les couloirs de livres, les chambres de livres : la présence des livres autour de nous Tout ceci appartiendra bientôt au passé. Une page se tourne : mais l'expression elle-même sera devenue incompréhensible.